– XXVIII –

IMAGES BYZANTINES ET MONDE GERMANIQUE*

Les relations entre le monde occidental et le monde byzantin ont été le plus souvent étudiées, en particulier pour ce qui concerne le domaine de l'art, en partant de l'idée d'influence. Pour tenir compte des critiques dont cette notion fait maintenant souvent l'objet, on essaiera de partir, dans les pages qui suivent, de la notion de réception de l'art byzantin dans l'Europe occidentale. Cette réception évidemment varie, non seulement dans les termes extrêmes que seraient acceptation ou rejet, mais aussi dans ses modalités et ses justifications. Il devrait dès lors être évident qu'il n'est plus guère possible de parler d'une influence de l'art byzantin sur l'art médiéval occidental qui serait la même, ou qui pourrait être analysée dans les mêmes termes, à différents moments du Moyen-Âge.

À titre d'exemple et sans vouloir dans un espace limité traiter la question dans toute son ampleur, je voudrais attirer l'attention sur une période et un aspect de contacts intenses entre monde byzantin et monde occidental qui, bien qu'elle attire maintenant l'intérêt, a été examinée de manière moins systématique que la période ottonienne[1], et qui, d'un autre côté, n'a pas les caractères très particuliers des contacts qui passent à travers l'Italie à partir du XIII^e siècle, à un moment où monde byzantin et monde occidental sont engagés dans les évolutions qui vont aboutir à la structuration de l'Europe moderne, et qui sont depuis longtemps l'objet de nombreux débats[2]. 492

Il m'a paru intéressant de consacrer un moment de réflexion à ce qui se passait au XII^e siècle, entre les deux grandes périodes où l'influence byzantine est revendiquée par l'historiographie, et, pour cela, de se concentrer sur le monde germanique. À cette époque, les contacts entre ces deux mondes changent d'échelle, mais dans un contexte où une sorte d'équilibre existe encore, ce qui ne sera plus guère le cas au siècle suivant. S'il ne faut pas s'imaginer que le monde occidental et le monde byzantin, comme d'ailleurs aussi le monde islamique, aient jamais été des mondes refermés sur eux-mêmes et sans contact l'un avec l'autre, cela devient encore moins vrai au XII^e siècle. Pour reprendre une expression employée par O. Grabar, les « points d'accès » entre

* [Paru dans *Byzantium State and Society. In Memory of Nikos Oikonomidès*, éd. A. Avraméa, A. Laïou, E. Chrysos, Athènes 2003, p. 491-507.]

1. Voir en particulier et pour ne citer que des publications récentes A. von Euw, P. Schreiner éd., *Kunst im Zeitalter der Kaiserin Theophanu*, Cologne 1993 ; Id., *Kaiserin Theophanu. Begegnung des Ostens und des Westens*, I-II, Cologne 1991.

2. Là aussi, pour des périodes récentes, on peut voir H. Belting, *Bild und Kult. Eine Geschichte des Bildes vor dem Zeitalter der Kunst*, Munich 1990 ; A. Derbes, *Picturing the Passion in Late Medieval Italy. Narrative Painting, Franciscan Ideologies and the Levant*, Cambridge 1998.

eux vont se multiplier[3]. Paradoxalement peut-être les Croisades ont empêché de voir clairement ce phénomène. On pourrait presque dire, en renversant l'expression habituelle, qu'elles sont, pour l'historien, ou du moins pour l'historien de la culture, la forêt qui empêche de voir l'arbre ou même les arbres. Elles sont peut-être trop décrites comme une sorte de phénomène massif ou collectif, qui empêche de voir la multiplication des contacts individuels, des voyages, des déplacements de toutes sortes qu'elles ont engendrés. Un tableau vivant de cette diversité de contacts, qui vaut à des titres divers pour toutes les régions de l'Europe occidentale, est donné par un livre publié récemment par K. Ciggaar[4].

Ce livre fournit quelques aspects certes anecdotiques, qui n'ont en apparence, et même au fond, pas de relation directe avec la réception de l'art byzantin en Europe occidentale, mais qui sont autant de témoignages d'une proximité entre ces deux mondes qui constitue la toile le fond de ce qui est notre objet ici. La richesse du livre déjà mentionné laisse l'embarras du choix. Ces anecdotes mettent en scène marchands, chevaliers, clercs, diplomates, princesses aussi, byzantines mariées en Occident,
493 occidentales mariées à Byzance. Ce sont des moines grecs qui, déjà au XI^e^, mais aussi au XII^e^ siècle, visitent des monastères français où quelques-uns s'établissent[5] ; ce sont quelques mots qui montrent une connaissance certes rudimentaire de « l'autre » langue, mais qui impliquent précisément le souci d'un contact : un vocabulaire, on n'ose dire une sorte de méthode « Assimil », dans un manuscrit conservé à Avranches, près d'Auxerre : *ubi est via* / *Po ne strata* ou *Bonus dies tibi* / *calos ymera si*[6] Il faudrait aussi citer Aimon de Varennes : ... et grezois le salua : « *Calimera Basilio* »[7]. En sens contraire, on voit Jean Tzetzès utiliser expressions et vers latins :

Bene venesti, domine, bene venesti, frater
Unde es et de quale provincia venesti ?

3. O. Grabar, Patterns and Ways of Cultural Exchange, dans V. P. Gross ed., *The Meeting of two Worlds. Cultural Exchange between East and West in the Period of the Crusades*, Kalamazoo 1986, p. 441-445 (voir en particulier la n. 32). Cette multiplication des points de contact est aussi signalée par A. Laïou, L'interprétation byzantine de l'expansion occidentale (XI^e^-XII^e^ s.), dans M. Balard, A. Ducellier, *Le partage du monde. Échanges et colonisation dans la Méditerranée médiévale* (Byzantina Sorbonensia 17), Paris 1998, p. 163-179 (cf. p. 163).

4. K. Ciggaar, *Western Travellers to Constantinople*, Leiden 1996. Voir en particulier, à propos de la thématique plus précise de cet article, le chapitre intitulé « The Holy Roman Empire », p. 200-244. Ces contacts plus étroits et plus fréquents au XII^e^ siècle ont encore été signalés récemment par H. A. Klein, Aspekte der Byzanz-Rezeption im Abendland, dans *Byzanz, die Macht der Bilder*, Hildesheim 1998, p.122-153.

5. Ciggaar, *Travellers*, cité n. 4, p. 164.

6. *Ibid*., p. 33.

7. *Ibid*., p. 198.